

The book cover features a vibrant, abstract illustration. The background is a mix of teal, blue, and orange. On the left, a silhouette of a person riding a bicycle is shown against a bright orange and yellow sky. The right side of the cover is dominated by a large white shape that resembles a stylized bridge or a large letter 'A'. The overall composition is layered and textured, with various geometric and organic forms. Numerous white birds are scattered across the upper portion of the cover, appearing to fly. The text is placed within the white shape and at the top right.

Traduit de l'anglais
par Émilie Laramée

Su J Sokol

**Les lignes
invisibles**

vib o imaginaire



Su J Sokol



Les lignes invisibles

Traduit de l'anglais
par Émilie Laramée

v1b éditeur

*À mon père, qui m'a appris à aimer la lecture et
à défier l'autorité.*

Livre un : Pédaler

*Chaque fois que je vois un adulte
sur une bicyclette, je ne désespère plus
de l'espèce humaine.*

ATTRIBUÉ À H. G. WELLS

UN

Laek

Je compte les drapeaux américains. Onze de taille normale, cinq minis, trois accrochés de côté, à la fasciste. Un énorme, suspendu à un robuste mât en métal devant la banque. Et deux de chaque côté de la voiture de police devant moi. J'arrête de compter, change rapidement de voie. *Pédale, Laek. Fais juste pédaler.*

Je continue vers le nord sur Fourth Avenue. Je n'ai pas besoin de vérifier mon écran ou de projeter une holocarte. Je sais où je suis. Je sais l'heure qu'il est. Mon corps ressent ces choses-là. Je sais donc aussi que je ne me dirige pas plein nord, mais plutôt vers le nord-est. On dit nord à cause de la façon dont les rues s'organisent dans ce coin de Brooklyn.

Mon vélo avance rapidement, fendant la chaleur. Mon dos et mes aisselles ruissellent de sueur. La chaleur et la sueur ne me dérangent pas ; après tout, il ne fait que trente-trois degrés. Pas si mal pour six heures cinquante-huit, un

matin de fin mars. Un poids lourd me double dans un bruit de ferraille. Je sens un courant d'air chaud quand il passe à quelques centimètres seulement de mon coude gauche. Je ne lui cède pas. Une voiture arrive derrière moi, klaxonne. Pense-t-elle que je ne sais pas qu'elle est là ? Que je ne sens pas sa chaleur sur mon cou nu ? Mon regard passe de la circulation à ma gauche aux voitures stationnées en double file à ma droite, à l'affût de portes qui s'ouvriraient. Je n'ai été victime d'emportierage qu'une seule fois, mais la légère asymétrie de mon guidon me le rappelle constamment.

L'âcre puanteur des poubelles se mêle à l'arôme délicieux de muffins frais. Les propriétaires des restos et des bodégas du coin éteignent leurs alarmes, déverrouillent leurs grillages, réinitialisent leurs holomenus. Les personnes sans abri qui dormaient encore sont chassées. Certaines, par des cris ou à coups de pied. D'autres, à coups de matraque électrifiée Phaser. Une matraque s'élève. Je ralentis, les sens en alerte, prêt à intervenir. Elle redescend. Je poursuis ma route.

J'emplis mes poumons de l'air matinal. Lève les bras au ciel. Les roues de mon vélo vibrent sur l'asphalte chaud et, comme au diapason, j'émetts la même note assurée, constante. Je porte le regard au loin, vers l'ouest, vers le morceau de ciel toujours visible au-delà du paysage urbain. Ses contours sont tachés de brun verdâtre, mais il est tout de même beau, et il me remplit de cet espoir que je ressens chaque fois que je regarde le ciel le matin. Comme si la ville recommençait à neuf. Comme s'il pouvait se passer quelque chose de bien.

Arrivé à Ninth Street, je tourne à gauche vers le Gowanus. Une fois dans Red Hook, isolé par l'autoroute, les murs du quartier se referment sur moi. Je fais le reste du trajet en roue libre, m'arrêtant directement devant mon école. Je descends de mon vélo. On a commencé un nouveau module dans le cours d'histoire de neuvième année : Citoyenneté, patriotisme et le contrat social. Est-ce que je devrais évoquer les nouvelles lois anti-personnes immigrantes ? Est-ce que je devrais parler des drapeaux ?

J'enfile ma chemise. Monte quatre à quatre les marches du large escalier de béton avec mon vélo sous le bras. À l'intérieur, je constate qu'il y a une nouvelle garde de sécurité. J'hésite, puis je lui fais mon plus beau sourire en donnant mon vélo à son partenaire. Elle n'exige pas que je lui tende mon poignet pour scanner mon UNI. Soulagé, j'enfonce les mains dans mes poches. Disparais dans le champ de distorsion de la cabine de sécurité ovoïde. Je retiens mon souffle pendant que des courants d'air métalliques couleur mandarine m'enveloppent.

Une fois la sécurité passée, j'expire lentement. M'engage dans le couloir qui mène à la salle des profs. J'avance, mon vélo à mes côtés. La sueur sèche sous ma chemise.

Dans la salle de classe, j'active de nouvelles images holographiques. Une barrière de sécurité apparaît dans l'embrasure de la porte. Des agents à l'air sévère se matérialisent. J'ajoute des chiens qui montrent les dents, mordent l'air, échappent presque au contrôle de maîtres-chiens en uniforme. Je dispose d'autres holos à proximité.

Des données de l'Unified National Identity que l'on implante dans des puces carpiennes. Des serments en train d'être prêtés. Des migrants en fuite. À l'arrière de la classe, des adultes et des enfants de diverses nationalités, leurs maigres possessions sur le dos, attendent patiemment. Une file de réfugiés à perte de vue. À la dernière minute, j'ajoute des drapeaux américains de tous genres et de toutes tailles qui flottent sans cohésion.

Mes neuvièmes années commencent à entrer. Certains semblent enthousiastes, ne savent pas où donner de la tête. D'autres ont les yeux rivés à leur écran scolaire, qu'ils serrent dans leurs mains. Je commence le cours en me demandant si je n'en ai pas trop fait. Même en transformant la leçon en jeu, avec, pour récompense, les pommes que j'ai apportées, une poignée d'élèves remuent sur leur siège, silencieux.

Quelques minutes avant la fin de la période, quand la plupart des jeunes de ma classe ont reçu une pomme, je souris à Sasha, puis demande :

— Qui a faim ?

— Moi, répond timidement Sasha.

— Mais il a même pas répondu à une seule question ! proteste Marcus.

— Il a *faim*, dit Inez. T'as déjà eu une pomme, en plus de ton gros déjeuner de cochon.

Avant que Marcus n'ait le temps de répliquer, je pose ma main sur son épaule, la serre doucement.

— C'est une bonne question que vous soulevez, tous les deux. Qu'est-ce qui devrait primer quand on

détermine qui mérite une pomme : la faim ou les bonnes réponses ?

Des mains se lèvent et la dispute se transforme soudain en débat intellectuel.

Après quelques minutes de discussion, je dis : « OK, c'est un bon début. Je voudrais que vous y réfléchissiez pendant que vous faites le devoir que je viens d'envoyer à vos écrans. » Puis, je lance une pomme à chaque élève qui n'en a pas encore eu, à commencer par Sasha.

— Vous en avez assez pour tout le monde ? demande Marcus, surpris.

— Bien sûr que j'en ai assez pour tout le monde. Je vous aime trop pour vous priver de pommes !

À l'heure du lunch, je me dirige vers la salle des profs.

— Il y a du café, dit Erin en tassant son toupet sombre de devant ses yeux pendant qu'elle examine son écran.

— Bof, je pense que je vais passer mon tour.

Je jette un coup d'œil à la ronde.

— As-tu vu Philip ?

— Je l'ai vu plus tôt. Pourquoi ?

— Il voit son ex ce soir. Il essaie encore de la convaincre de le reprendre.

— Dana ne reprendra jamais avec lui.

— C'est pour ça que je veux lui parler.

— Il va juste se fâcher contre toi, Laek.

— Je ne veux pas le voir souffrir de nouveau.

— Tu ne peux pas l'empêcher de souffrir.

Elle prend une grande gorgée de café. Grimace, puis retourne à son écran.

- La grimace, c'est à cause du café ou de ce que tu lis ?
- Ils ont encore changé les examens d'anglais. Ils font exprès pour que les jeunes échouent ou quoi ?
- Je me penche au-dessus de sa chaise.
- Tu parles d'une belle cible mouvante. Tu veux le soulever à la réunion du syndicat ?
- Peut-être. T'as de la chance d'enseigner l'histoire. Au moins le passé ne change pas.
- Je vois que t'as jamais entendu parler du révisionnisme.
- Ha, bon point.
- Sérieux, Erin, tu sais comment enseigner l'anglais. T'as pas besoin de te plier en quatre chaque fois que l'administration actuelle veut mettre en application la dernière théorie éducative régressive.
- Et toi, tu dois faire plus attention à la façon dont t'enseignes un sujet aussi politiquement sensible. On nous surveille déjà assez comme ça.
- J'enseigne ce qui est au programme.
- J'ai entendu dire que pendant le module sur la citoyenneté, vous avez parlé de désobéissance civile.
- Ils m'ont posé la question. M'ont demandé s'ils pouvaient m'accompagner à une manif. Le parent d'un élève m'aurait vu à l'une d'entre elles. Il a fallu que je leur explique que c'était trop dangereux.
- Ils ont aussi rapporté que tu prétends que les frontières ne sont pas réelles.
- D'où tiens-tu ça ?
- Ne t'inquiète pas. Les élèves te trouvent hyper, comme ils disent.

— Eh bien, ce n'est pas ce que je voulais dire exactement. Tu sais qu'il y a des élèves sans docs dans ma classe. Je voulais qu'ils sachent qu'ils sont en sécurité dans notre école. Et qu'avoir des documents et avoir des droits, ce sont deux choses différentes.

— Mais les frontières existent, insiste-t-elle.

— As-tu déjà réfléchi à ce qu'était une frontière quand t'étais petite ? Moi, oui. Beaucoup. Peut-être parce que ma mère et moi avons dû déménager souvent. Quand on traversait la frontière entre deux États, je scrutais la route. J'essayais de trouver la grosse ligne noire que je voyais sur la carte.

Erin sourit, mais ne dit rien.

— Quelqu'un a fini par m'expliquer que les lignes sur la carte n'existaient pas dans la vraie vie. Pas entre les États, ni même entre les pays. Ça m'a fait réfléchir. Si les frontières sont des lignes invisibles ou imaginaires, pourquoi les gens ne peuvent-ils pas les enjamber, tout simplement ?

— Mais tu connais la réponse à cette question, Laek. T'es un adulte maintenant.

Elle le dit comme si je m'étais métamorphosé en adulte seulement hier, comme si je n'étais pas un homme de trente-deux ans, son cadet d'une année seulement.

— Ce n'est pas une question d'être adulte ou pas. Je m'interroge encore à ce sujet. Et au sujet du genre de monde dans lequel on vivrait si c'était permis.

— Oui, mais d'ici là, il faut qu'on enseigne le monde comme il est réellement, réplique Erin.

— Une obligation au goût amer, parfois.

★ ★ ★

En récupérant mon vélo en fin de journée, j'aperçois Philip, sur le point de partir lui aussi.

— Hé, à quelle heure tu vas chez Dana? As-tu le temps d'aller prendre une bière?

— Oui... Je ne peux pas aller chercher Kyla avant dix-huit heures. Dana voudrait que j'aille porter la petite à la garderie demain. Penses-tu qu'il y a des chances qu'elle me demande de rester à souper?

— Je ne sais pas. Est-ce qu'elle a dit quelque chose à cet effet?

— Non... Mais je devrais peut-être apporter une bouteille de vin, juste au cas.

— C'est une stratégie, j'imagine. As-tu d'autres idées sur la façon d'aborder tout ça?

— Ben, je me disais que je pourrais me mettre à genoux devant elle pour la supplier. Remarque, ça n'a pas vraiment fonctionné par le passé.

— Oh, Philip!

— Ne me regarde pas avec tes yeux de chien battu, Laek. C'est une blague. En grande partie.

— J'ai une meilleure idée : trouve-toi quelqu'un qui t'apprécie.

— Elle est la mère de mon enfant. Pourrais-tu laisser Janie aussi facilement?

— Si c'était pour son bien...

— Tu ne comprends pas. Comment le pourrais-tu? Janie ne te quitterait jamais.

Peut-être pas. Mais je pourrais tout de même avoir une bonne raison de la laisser. Pour sa propre sécurité. Et celle de nos enfants. Philip ignore pourquoi j'ai dû réfléchir à un tel scénario. Lui dire ne l'aiderait pas à se sentir mieux. J'essaie plutôt de trouver les mots pour le réconforter. Mais il n'y a rien d'autre à dire, parce qu'au fond, il a raison. La seule idée de ce que serait ma vie sans Janie me fait mal en dedans. Alors, au lieu de parler, je prends mon meilleur ami dans mes bras. Il me rend mon étreinte, puis me repousse maladroitement. « On ferait mieux de se dépêcher. »

C'est presque l'heure de la première d'une série de trois alarmes ultrasoniques. Du moins, si j'en crois la façon dont les gardes sont soudain pressés de faire sortir tout le monde. Ça m'est arrivé seulement une fois d'être sur le terrain de l'école au déclenchement de la première alarme. Les explosions ultrasoniques sont censées n'incommoder que les enfants et les ados. J'ai tout de même écopé d'un méga mal de tête. Je ne me suis jamais trouvé sur le terrain de l'école lors de la troisième alarme, mais son niveau de décibels est assez élevé pour qu'elle soit considérée comme une arme sonore.

Comme Philip est à pied, je marche avec lui à côté de mon vélo. On coupe par les tours d'habitation de Red Hook. Elles donnent l'impression d'être une bête qui nous avale, les édifices s'élevant comme les crocs pointus d'une grande bouche affamée. Je m'arrête devant une affiche. « Bienvenue aux résidences de Red Hook Ouest — un autre partenariat P2 réussi ! » Partenariat public-privé,

mon œil. La moitié des fenêtres sont condamnées. Les terrains de jeux ressemblent à des champs de bataille. J’interromps ma lecture des affiches pour me concentrer sur les graffitis. «Implants forcés = esclavage.» Juste au-dessous, en rouge vif: «Fuck les fazer.» Je salue de la main quelques élèves avant de piquer vers le nord. On émerge à deux coins de rue de notre pub local préféré, The Look and Hook.

On commande chacun une Brooklyn Brown. Une me suffit. Je veux avoir les idées claires pendant la réunion du syndicat. Philip en commande une deuxième. Je vide la moitié de ce qui reste de la mienne dans son verre pendant qu’il est aux toilettes. Au moment de partir pour la réunion, je lui souhaite bonne chance avec Dana.

Au centre de Brooklyn, je me crispe. Des holopubs criardes, agressantes, prennent d’assaut mes sens. Je mouline, tête baissée, jusqu’à l’approche du pont de Brooklyn. Debout sur mes pédales, je jette un coup d’œil par-dessus mon épaule gauche et inspire profondément avant de me lancer dans la circulation dense pour traverser les quatre voies vers l’étroite piste cyclable courbe située au milieu du pont. Un concert de klaxons et un instant plus tard, j’y suis.

Le pont est un point de jonction entre deux réalités. Je m’éloigne de l’agitation du centre de Brooklyn — pauvre, ordinaire et principalement non blanc — pour me diriger vers une île aux merveilles et aux richesses appartenant à une minorité. Sous moi, les yachts dernier cri ultrarapides et capables de monter en flèche dans les airs côtoient les vieux traversiers et les voiliers. Au-dessus,

des mini montgolfières font du surplace pour ensuite fondre en piqué, leurs couleurs contrastant avec les drones de sécurité. Ici, entre les deux, sur la piste cyclable du pont de Brooklyn, le temps a suspendu son cours. Tout semble encore possible. J'atteins le milieu du pont, après la longue, mais modeste, montée. Je roule dans un essaim de cyclistes lorsque je passe la toile d'araignée de câbles : j'ai franchi le point de non-retour.

À Manhattan, je jette un coup d'œil au dôme en construction au-dessus du district des affaires. Puis, je pense à la multitude de policiers et d'agents de sécurité privés lourdement armés qu'il doit y avoir autour du chantier. Je descends la rampe du pont en roue libre avant de virer à droite, heureux de me diriger plutôt vers le nord. J'intègre la circulation qui se dirige vers les quartiers chics, passe rapidement les palais de justice, puis le quartier chinois. En zigzaguant entre les voitures, j'atteins vite East Fourteenth Street, essayant d'entrevoir la place Union Square, un endroit imprégné de l'histoire fascinante du mouvement ouvrier. J'espère que ça nous portera chance ce soir. Je tourne à gauche sur Broadway, cherche un endroit où verrouiller mon vélo.

L'atmosphère dans la salle est fébrile, comme avant un bon combat. À force de m'arrêter pour parler avec tout un chacun, je mets vingt-cinq minutes à me rendre jusqu'à Erin. Les onze officiers entrent ensemble. L'assemblée compacte se tait et les discussions par holos interposés cessent. J'écoute ce que dit le président. Principalement de quoi faire bien paraître le leadership. Je décroche

jusqu'à ce qu'une enseignante du Queens se lève pour s'opposer au projet de loi qui abaisserait à douze ans l'âge du balayage rétinien obligatoire.

— Ça n'a déjà aucun sens de l'exiger à seize ans. On ne peut pas juste les laisser vivre leur vie d'enfants avant d'étaler leurs renseignements personnels à la grandeur de la base de données de la Sécurité Nationale ?

Pendant que je l'écoute, des souvenirs d'enfance remontent à la surface. J'ai du mal à respirer. Je me lève et applaudis pour cacher mon malaise.

Erin m'observe, inquiète. Je la rassure d'un sourire :

— Je suis juste fatigué.

— As-tu encore fait des cauchemars ? demande-t-elle.

Je réponds par un haussement d'épaules.

— Ferme les yeux quelques minutes. Je te ferai signe quand ce sera important.

Je secoue la tête, mais me cale tout de même contre le dossier. La présentation passe rapidement sur des propositions de remise. J'essaie d'écouter, mais mes yeux se ferment malgré moi et je me promène bientôt dans la Zone brûlée du Midwest. L'odeur de poussière et d'ozone est étouffante. Une averse soudaine. L'eau coule à flots, emplit ma bouche, mes narines. Puis, ce n'est plus une averse, car je suis soudain à l'intérieur, attaché à une planche. Je n'arrive plus à respirer. Je me réveille en sursaut et tousse.

Je sens la main d'Erin sur mon épaule.

— Je pense que t'as attrapé quelque chose, s'inquiète-t-elle.

— Ça va.

J’essaie de me ressaisir. La discussion porte maintenant sur des propositions de privatisation des services aux élèves ayant des besoins particuliers. Des salles de classe virtuelles. Des modèles de mentorat par IA. Je m’assoupis de nouveau.

Erin me réveille en m’informant qu’ils nous ont envoyé les propositions. Je commence à les lire et la repère, au milieu du texte, cachée entre la clause d’interdiction de grève et le devoir de dénoncer. J’agrippe le bras d’Erin, lui pointe la section. Pendant qu’elle en prend connaissance, j’envoie un message à notre coalition. La confusion gagne la salle comme une vague. Zion, le délégué de l’École de musique et d’art de Boerum Hill, demande : « Est-ce que ça veut dire ce que je pense ? Ils ne peuvent pas s’attendre à ce qu’on dénonce nos élèves à l’Immigration ? »

Quelques leaders de section se lèvent, essaient de poser des questions. On leur coupe la parole. Les discussions portant sur ce point sont réservées au sous-comité juridique. On nous dit qu’une version plus récente du texte nous sera envoyée en prévision de la prochaine réunion. Je regarde mon écran. Les propositions ont été supprimées à la source.

Après la réunion, notre coalition discute brièvement de la meilleure façon de répondre, mais tout le monde est épuisé. On convient qu’il serait prématuré d’élaborer un plan d’action avant d’avoir vu le rapport du sous-comité. Le groupe se disperse, mais je suis toujours à cran. Je m’adosse à l’édifice, le regard dans le vide vers

Union Square. Il y a du grabuge. Je marche jusqu'au coin de Fourteenth Street, traverse la rue. Une femme sans abri se fait traîner de force hors du parc par deux policiers. Je sors de l'ombre. Ils me voient, relâchent leur emprise. Je décide qu'il est temps pour moi de rentrer.

Je trouve mon vélo là où je l'ai laissé. Après l'avoir débarré et avoir entré les codes pour libérer le guidon et les freins, je range mes trucs, me mets en selle et m'engage sur Broadway. Je repense à la réunion, aux possibles stratégies pour s'organiser. À six coins de rue de mon point de départ, j'attends à un feu rouge. Il passe au vert. Une voiture arrive sur ma gauche. Je m'engage dans l'intersection au moment où la voiture tourne à droite — en plein sur moi !

Je fais une embardée, freine, dérape. Je me lève sur mes pédales et, sentant la chaleur de la voiture à quelques centimètres, je frappe le capot de ma main gauche. La voiture s'arrête dans un crissement de pneus. Je traverse l'intersection. Dès que je suis de l'autre côté, le conducteur appuie sur l'accélérateur. La voiture bondit en avant et disparaît à toute vitesse. Je secoue la tête et poursuis mon chemin. À peine deux coins de rue plus loin, un véhicule gris métallisé — le genre qui ressemble à une boîte blindée — m'intercepte, me bloque la route. Le conducteur baisse la vitre du côté passager. Je me penche sur mon guidon.

Je lui demande : « Je peux vous aider ? », tout en essayant de contrôler ma frustration. Derrière moi, les voitures nous contournent en klaxonnant. L'homme les ignore, m'examine de haut en bas et me lance :

— Tu viens de brûler un feu rouge.

— Non. Je me suis arrêté. Le conducteur de la voiture n'a même pas regardé avant de tourner et a failli me rentrer dedans.

— Tu penses que la route t'appartient, c'est ça ?
Fucking vélos.

D'où sort toute cette rage au volant ? Il a peut-être été pris dans la « Manif à vélo » la fin de semaine dernière. Je m'apprête à répondre, fâché, quand il me montre son badge. *Shit*, un policier.

— Descends de ton vélo. Tasse-le sur le côté.

J'examine sa voiture : banalisée. À travers la vitre ouverte, je vois l'écran spécial, les radars et tous les outils technologiques de la police. Tous mes sens sont maintenant aux aguets. J'obtempère, mon esprit cherchant désespérément une façon de désamorcer la situation. Il laisse tourner le moteur, active le gyrophare bleu dissimulé dans le toit.

— Dénude ton poignet. Laisse ton autre main là où je peux la voir.

J'ôte le bandeau cache-puce de mon poignet et lui tends mon bras. J'essaie de faire comme si de rien n'était. Empêche, par ma seule volonté, ma main de trembler.

— Écoutez, je suis sûr que je n'ai pas grillé de feu rouge. Je suis désolé d'avoir réagi comme je l'ai fait. La journée a été longue.

— Es-tu armé ?

— Quoi ? Non ! Je suis, j'étais juste en...

— Contre la voiture.

Je prends rapidement la position demandée en espérant que ma coopération le calmera. Je réalise tout de suite mon erreur.

— T'as déjà fait ça, hein ?

Il semble à la fois satisfait et excité. J'essaie de faire passer mon cerveau à la vitesse supérieure.

— Non. Je regarde beaucoup de télé-réalité. Vous connaissez celle avec la grande policière blonde dont le partenaire...

— Tais-toi et bouge pas.

Il fixe le texte apparaissant à son écran. Mon cœur bat à tout rompre. Je voudrais voir ce qu'il voit, mais c'est impossible de là où je me trouve. En faisant défiler le texte vers le bas avec son pouce, il se tourne vers moi.

— Je devrais peut-être t'amener au poste, passer ton UNI dans la grosse base de données fédérale. Après, on aurait une belle petite discussion tous les deux.

J'ai la bouche sèche. Je ne réponds pas. Qu'a-t-il vu ? J'ai essayé de rester le plus discret possible, n'utilisant mon UNI qu'en cas de nécessité absolue. Je n'avais jamais eu de véritable problème jusqu'à maintenant. Même quand j'ai postulé pour enseigner dans le système d'éducation public, tout s'est bien passé, confirmant ce qu'on m'avait garanti au sujet des modifications apportées à mon UNI.

J'observe attentivement le policier, essaie de trouver la meilleure chose à faire. J'ai les mains appuyées sur sa voiture, apparemment calme, mais les muscles de mes bras sont tendus, prêts à me propulser, et ceux de mes jambes, à bondir et à courir. Combien de temps me faudrait-il

pour atteindre mon vélo, l'enfourcher et me sauver? À vélo, je peux aller là où il serait difficile pour lui de me suivre — sur le trottoir, à contresens de la circulation, dans des allées étroites. Mais il n'y a aucune allée étroite dans cette partie de la ville. En réalité, j'ai peu de chances de le semer. Il connaît mon identité, l'a vue sur son écran. Et s'il avait eu l'intention de m'amener au poste, il l'aurait déjà fait. Il n'aurait pas pris la peine de me menacer de le faire. Si je me sauve, c'est sûr qu'il m'arrêtera. J'ai malgré tout tellement envie de le faire que ça me prend toute ma volonté pour rester là, appuyé contre la voiture, à me demander ce qui m'attend.

Il arrête de lire. S'approche. Il n'a pas pris de menottes, mais il a une matraque Phaser attachée à sa ceinture. Il commence par faire glisser ses mains le long de mes bras, puis vérifie mes poches de chemise. J'essaie de ne pas broncher. Il s'interrompt. Pose la main à plat sur ma poitrine.

— T'as peur, hein? susurre-t-il.

— Non.

— Ton cœur fait du cent à l'heure. Qu'est-ce que tu caches? Dis-le-moi.

— Rien... En fait, je suis enseignant. Vous avez dû le voir sur votre écran?

— Qu'est-ce que ça fait?

— Je pourrais avoir des ennuis, peut-être perdre mon emploi.

— Je suppose, hein?

— Ils sont très sévères à mon école.

Ce n'est pas complètement faux.

— Un prof m'a déjà dit que je ferais rien de bon dans la vie.

— C'est terrible comme chose à dire.

— Tu parles trop. Ferme ta grande trappe.

Il continue de me fouiller, sa main toujours sur ma poitrine, comme s'il voulait sentir mon rythme cardiaque. L'autre main glisse sur mon ventre jusqu'à ma ceinture. Puis, dans mon dos. Je sais qu'il ne s'attend pas à trouver d'arme. Il ne me fouillerait pas de façon aussi peu orthodoxe, sinon. Comme il l'a deviné, j'ai déjà été fouillé par le passé. À quoi joue-t-il ?

Sa main descend maintenant très lentement sous ma ceinture. Je me demande combien de temps il la laissera sur mon cul quand il la glisse soudain entre mes jambes. Je me redresse brusquement, pour éloigner sa main, et le cogne avec mon épaule sans faire exprès. Il m'agrippe et me rabat brutalement contre la voiture. Le visage pressé contre le métal, je sens sa matraque Phaser sur ma nuque pendant qu'il s'écrase sur moi par-derrière.

— T'aimes ça comme ça ?

Je sens son souffle chaud contre mon oreille. Je tourne péniblement la tête sur le côté, aspire un peu d'air et expire un « *Fuck you* ». Il retire la matraque de mon cou et me frappe la hanche. Le choc provoque une douloureuse contraction de ma jambe gauche et de mon entrejambe.

— Ou tu veux goûter de ma matraque ?

Il la pousse contre mes reins.

Je n'ose pas parler. Il attend un instant, puis me tire par le dos de ma chemise.

— Écarte les jambes. Et cette fois, bouge pas.

J'obéis. Il continue son exploration là où il l'avait laissée. Je me force à demeurer immobile, imaginant mon poing qui lui éclate la figure. Non, je déteste la violence. Mais à mesure qu'il me fouille, d'autres images du genre me viennent à l'esprit. J'essaie de les repousser. Je me concentre sur ma respiration : inspirer profondément, lentement. Je ne sais pas si je vais pouvoir continuer à me contrôler si je dois endurer encore longtemps les mains de ce policier sur mon corps. Non, j'ai déjà vécu pire. Si c'est tout ce qu'il veut, je crois bien qu'il me permettra de rentrer chez moi après. Chez moi. Je pense à chez moi. À chez moi, et à garder ma famille en sécurité.

Il retire ses mains. Me dit que je peux me relever. Je m'écarte du véhicule et, sans le regarder, commence à me retourner. Il m'agrippe et me jette de nouveau contre la voiture, cognant mon front sur le métal dur, brûlant.

— Est-ce que je t'ai dit de te retourner ?

Comme je ne réponds pas, il me donne un autre choc avec la matraque. J'arrive à peine à demeurer debout, mais je ne veux pas lui donner la satisfaction de me voir à genoux.

Puis, il m'ordonne de détacher ma ceinture.

Si les frontières sont des lignes imaginaires, pourquoi les gens ne peuvent-ils pas les enjamber, tout simplement ?

Dans un futur proche, une famille de militants de gauche fuit à vélo des États-Unis hyper-surveillés et de plus en plus despotiques pour immigrer clandestinement à Montréal, devenue ville sanctuaire. Tandis que Laek, Janie, Siri et Simon tentent de régulariser leur situation et d'apprendre à vivre en français dans leur terre d'asile, de lourds secrets familiaux émergent, qui viennent mettre en péril leur quiétude.

Paru en 2014 sous le titre *Cycling to Asylum* et entièrement revu par Su J Sokol pour la présente édition, *Les lignes invisibles* offre une vision prophétique de la fragilisation de nos démocraties.

Comme ses personnages, Su J Sokol a quitté New York pour s'installer à Montréal il y a plusieurs années. Elle est également l'auteure de *Run J Run* (Renaissance Press, 2019) et du roman jeunesse *Zee*, paru en anglais et en français chez Mouton noir Acadie (2020).



ISBN 978-2-89649-667-9

Groupe
Livres
QUÉBECOR

